

Anaïs Barbeau-Lavalette, Pierre Yergeau, Michael Delisle

Hugues Corriveau

Numéro 141, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2011). Compte rendu de [Anaïs Barbeau-Lavalette, Pierre Yergeau, Michael Delisle]. *Lettres québécoises*, (141), 18–19.



Anaïs Barbeau-Lavalette, *Je voudrais qu'on m'efface*, Montréal, Hurtubise, coll. « amÉrica », 2010, 184 p., 19,95 \$.

Survivre en *do* mineur

Hochelaga-Maisonneuve, Montréal la pauvre, Montréal l'urbaine complice de la misère. Des enfants, là, presque sinistrés, se débattent, apprennent trop rapidement la tâche de se surpasser contre neige et nuit, dans l'insalubrité, avec leur amour soluble et fragile.

Ce premier roman de la très douée documentariste Anaïs Barbeau-Lavalette joue sur une économie de moyens d'une rare efficacité. Son style épuré, tenant parfois de notes scénarisées,



ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE



de descriptions fragmentées, s'impose, tellement les trois histoires qui nous sont racontées concurremment exigeaient ce pointillisme narratif. Ainsi, ces touches d'un naturalisme parfois cru concourent au surgissement

d'une émotion à fleur de peau, à la traduction d'une révolte primaire, au cri de douleur et de détresse, aux petits espoirs çà et là lumineux. Cette prose tient en quelque sorte le pari d'accompagner le sujet abordé plutôt que de s'imposer à lui, de trop en faire. L'auteure laisse ainsi la place à un réalisme foudroyant, nu, au cœur d'un dépouillement essentiel à cette pénétration d'un milieu urbain catastrophique.

Glacial présent

Kevin admire son père sans mesure, lui qui après son travail au garage devient Big, le superhéros lutteur. Mélissa, avant de devenir une femme, joue le rôle de maman auprès de ses deux petits frères, abandonnés qu'ils sont par une mère toxicomane et prostituée à laquelle un juge a interdit d'approcher ses enfants à plus de cinquante mètres. Roxane, méadaptée, qui ne comprend rien à l'école mais qui aime la Russie dont elle rêve, joue d'un violon donné par la bibliothé-

Ce livre réussit à donner à voir, à sentir, à ressentir au plus près les efforts incommensurables des laissés-pour-compte qui se débattent pour tenir le pari de vivre.

caire. Et toutes proches, les deux sans-abri amoureuses, Kelly et Kathy. Microcosme bousculé par la vie qui s'impose et qui impose l'émotion la plus vive, notre adhésion sans retenue. Anaïs Barbeau-Lavalette a relevé le défi de ne pas tomber dans le mélodramatique, avec une langue d'une justesse incisive, découpant au scalpel scènes et passions.

Technique poétique

Et ce qui est remarquable également dans ce livre profondément juste, c'est la précision de très nombreuses finales des scènes les plus bouleversantes alors que l'auteure en un tournemain subtil ramène le poétique au premier plan, l'écriture qui couvre le sordide, l'image qui fait éclat sur l'obscur. Meg, la mère de Mélissa, s'endort-elle, voici que « ses grands yeux maquillés meurent pour la journée » (p. 32); Roxane se réfugie-t-elle dans la musique, alors « [...] le violon de Chostakovitch coule sur elle, puis coule en elle. Roxane est une corde, stridente sous l'archet, Roxane vibre, Roxane explose, vole par-dessus la rue, par-dessus les corps morts, par-dessus la marde, jusqu'aux bateaux, jusqu'au fleuve, jusqu'en Russie. Roxane est une symphonie » (p. 50). Mélissa, accablée par la responsabilité de s'occuper de ses frères, « s'écrase au milieu du désordre. Ce matin, elle disparaîtrait bien. Pas pour toujours. Elle reviendrait une fois adulte. Quand elle serait devenue grande, les cheveux démêlés, avec un métier pis une maison... Pis un chien. Peut-être un chien. Le temps d'avant, le maintenant, elle le donnerait à n'importe qui qui le veut » (p. 72).

Roman coup de poing

Ce livre réussit à donner à voir, à sentir, à ressentir au plus près les efforts incommensurables des laissés-pour-compte qui se débattent pour tenir le pari de vivre. Ce livre est amoureux de son sujet et convaincant à cause de son écriture même, parce qu'il y a là du talent et une vision du monde peu commune dans sa pénétration et son empathie.



Pierre Yergeau, *Conséquences lyriques*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2010, 344 p., 24,95 \$.

Étrange Amérique

Foisonnement étourdissant, multiplicité de personnages, incongruité heureuse, voilà que Pierre Yergeau nous convie à entrer dans une danse où se croisent, entre autres, un chasseur d'extra-terrestres, une plus que grosse femme, des acteurs d'Hollywood et de multiples quidams qui propulsent les histoires dans l'inattendu et l'effervescence.

Beau roman décousu que ces *Conséquences lyriques* d'un auteur au talent confirmé, à l'appétit insatiable pour le vivant. L'art de Yergeau atteint ici le pur plaisir de raconter, impose un abandon total, ouvert sur tous les

possibles, proposant aux lecteurs de franchir le miroir de cette Amérique emportée par l'énerverment, la fragilité, l'infantilisme ou le trouble profond. On ne demande rien d'autre que d'être étonnés, happés par la pure insolence. Nous découvrirons alors des êtres qui détonnent, étonnants, qui sont si profondément représen-



PIERRE YERGEAU



tatifs de leur richesse ou misère que force nous est de les aimer tous, à divers niveaux, emportés que nous sommes par leur densité.

Bouillon de culture

« Parfois les mots, ça peut être utile parce qu'ils

résonnent en vous et se prolongent comme si le monde leur appartenait et puis quelquefois ils servent de pansement à mettre sur une plaie. On se sent un peu dingue d'avoir cru pendant si longtemps qu'ils allaient gagner la guerre contre la réalité. » (p. 292) Cette réalité, Yergeau en fait sa pâte à modeler, y pétrit sa prose efficace. Comment ne pas succomber à la relation passionnée qu'entretient un jeune enfant avec sa mère immensément grosse, elle qui décide inopinément de sortir de son appartement, devenant la proie des quolibets, s'affaissant sous son propre poids sur un trottoir, ramassée avec son fils par un frère et une sœur artistes, en limousine blanche, et amenée dans un studio, « palantée » pour figurer dans un clip. Bref, ce couple pathétique est à lui seul une image symbolique de ce monde partagé entre les petits et les grands désirs.

Du désordre circonscrit

On chercherait en vain une trame narrative contrôlée dans ce roman. Il faut consentir à suivre une route dont les éléments se croisent, donnant naissance à des carrefours qui font ainsi ressurgir tel thème si ce n'est tel personnage, telle quête si ce n'est telle mort. Ainsi, le vivant devient parole et laisse le destin ou le hasard maître des jeux qui s'entortillent. Conviés à « Los Angeles 2009 » ou dans « les mondes parallèles », intrigués par « le club des suicidaires », attirés par « les objets volants non identifiés », « venus de l'espace », subjugués par la « découverte d'une momie sur l'avenue Rosecrane », en « un instant dramatique de l'histoire de la Californie », à « l'heure la plus silencieuse », « le jour où John Wayne est venu à Gower Gulch », nous voici étourdis ! Mais s'agit-il bien de cela, en fait ? N'y a-t-il pas là un écrivain qui essaie d'écrire et des êtres qui fuient, viennent, repartent et parlent ? Tout cela à la fois, car il faut se rappeler qu'il y a des romans qui pourraient ne pas avoir de fin. Ou, si vous préférez, qui semblent incomplets lorsqu'on les referme. Je ne parle pas des romans inachevés. Je parle de ces romans où l'auteur n'est pas assassiné » (p. 277). Et c'est le cas ici, et j'en suis heureux, car on peut être assurés que l'auteur nous attend au détour pour une autre percée dans des mondes furieux.

☆☆ 1/2

Michael Delisle, *Tiroir No 24*, Montréal, Boréal, 2010, 132 p., 17,95 \$.

Boulangier dérangé

Un petit orphelin roux, le *Tiroir No 24* de l'orphelinat, est adopté par le couple Cyr qui tient une sorte de dépanneur-boulangerie (avant la lettre), rue Rachel. Voilà qu'une nouvelle vie s'ouvre pour Benoît Murray, le gars des Cyr, à la veille de l'Expo 67. Mais quelle vie, justement ?

Dans son style d'une volontaire sobriété, Michael Delisle peaufine ici son art de l'allusion, de la scène à vif, courte mais d'une précision chirurgicale, à peine mâtinée d'une dose de sentiments qui affleurent et permettent au lecteur de s'attacher aux protagonistes. Le fait est que ce jeune garçon va se rapprocher de ce père adoptif et travailler dans l'entreprise familiale pendant dix ans, jusqu'au moment où le père tombe malade. Malgré les efforts de la mère et de Benoît, les affaires périclitent jusqu'à la fermeture obligée. En effet,

juste en face, un Belge d'origine, traiteur de son métier, installe son commerce. Nous assistons alors à l'avènement d'une petite révolution puisque le Québec, marqué par l'ouverture sur le monde, découvre aussi des goûts multiples, s'enrichit et se raffine.



MICHAEL DELISLE

Désir coupable

La mère ronchon, Benoît, intrigué et délégué secrètement par le père paralysé, fait des incursions chez le concurrent jusqu'au jour où ce dernier le débauche, dans tous les sens du terme. Il traversera la rue, travaillera pour l'étranger,

ulcérant la mère qui l'accuse de trahison. Mais cette pseudo-trahison le révélera à lui-même. Jean-Pierre Lemaître, le traiteur belge, sous les yeux baissés d'Hervé, l'homme des terrines, en fait son amant à l'insu de sa femme. Le jeune homme roux trouve alors un épanouissement inattendu, tant dans son métier que dans les bras de son maître. Mais la madame guette. L'épouse surprend. L'amant est chassé comme un vaurien.

Débandade

C'est sans doute à partir de là que le bât blesse. Michael Delisle ne semble plus trop comment se sortir de ce roman qui jusque-là l'intéressait. Il faut bien qu'une fin quelque peu tragique s'annonce. Mais comment faire ? La suite des événements qui vont mettre un terme à l'épisode boulangère dans la vie de Benoît devient parfaitement invraisemblable et bâclée. N'empêche que Michael Delisle aura réussi, encore une fois avec une économie de moyens tout à fait exemplaire, à créer un microcosme crédible et, qui plus est, à mettre en scène des personnages convaincants. 